

les circonstances suivantes : Le 10 octobre dernier, M^{me} Fougerel s'absentait de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi, laissant la fille Senocq seule dans son domicile ; à son retour, elle ne trouva plus sa domestique, et ayant remarqué un grand désordre dans son appartement, elle ne tarda pas à constater la disparition d'une somme de 29,500 francs en billets de banque et en or déposés dans une armoire à glace ; trois diamants, ainsi que divers objets de toilette et de ménage, avaient été également enlevés. La concierge avait vu passer vers midi la fille Senocq devant sa loge.

Cette fille s'était empressée de quitter la France ; elle s'était réfugiée en Belgique et fut bientôt arrêtée encore nantie d'une somme de 26,000 francs.

Elle comparait, à raison de ces faits, devant le jury, et renouvelait aujourd'hui en pleurant ses aveux complets. M. l'avocat-général Legendre a soutenu l'accusation ; la fille Senocq a été défendue par M^e Potier, avocat.

Reconnue coupable, l'accusée, à raison des circonstances atténuantes admises en sa faveur, a été condamnée par la Cour à la peine de quatre années d'emprisonnement. (Cour d'assises de la Seine, présidence de M. Bondurand.)

— A Munich, un jeune homme ayant satisfait au service militaire, mais ne l'étant pas de ses anciens officiers, néglige de saluer ceux-ci dès qu'il redevient citoyen en passant dans la réserve. Comment faire pour ramener à ce respect ? dont Montesquieu déplorait déjà la perte, ce jeune irrespectueux ? Voici le biais tout à fait ingénieux imaginé par le ministre de la guerre : si le sieur X... a oublié ses devoirs vis-à-vis de ses anciens chefs, c'est qu'il n'a pas reçu une instruction militaire suffisante, d'où la nécessité de le réincorporer sous les drapeaux afin de parachever son éducation. Ce qui a été fait.

— On lit dans le *Napoléonien de l'Acéron* :

« On parle beaucoup depuis deux jours, à Saint-Geniez et à Espalion, d'une tentative criminelle qui a eu lieu le 3 juin au matin, sur la route départementale n° 6 ; il s'agit d'une arrestation à main armée dont le courrier de Saint-Geniez à Espalion a été l'objet à quatre heures et demie du matin, c'est à dire, vu la saison, en plein jour.

« Le courrier, qui fait le service des dépêches en voiture, était arrivé à 9 kilomètres environ de Saint-Geniez, lorsqu'un individu, armé d'un fusil double, à piston, s'élançant tout à coup du bord de la route où il était blotti, a sauté à la tête du cheval du courrier, en enclanchant en joue ce dernier et en le menaçant de faire feu s'il ne lui livrait pas le sac des dépêches. Cette sommation ayant été trois fois renouvelée par le malfaiteur, qui tenait toujours son fusil braqué sur la poitrine du courrier, celui-ci est descendu de voiture et a ouvert le caisson de derrière où se trouvait le sac de cuir contenant les dépêches ; mais, avec une présence d'esprit remarquable, il a, dit-il, fait adroitement glisser les dépêches dans le caisson et n'a jeté que le sac vide au voleur. Celui-ci, croyant tout emporté, n'a eu rien de plus pressé que de s'enfuir ; mais alors le courrier, prenant une petite carabine qu'il avait dans le caisson de devant, a tiré sur le fuyard.

« Celui-ci n'a-t-il été atteint par quelques plombs, malheureusement d'un calibre inférieur, ou bien a-t-il été seulement effrayé par la détonation ? Toujours est-il qu'il a laissé tomber le sac sur la route et a disparu dans une châtaigneraie.

« En arrivant à Espalion, le courrier s'est empressé de faire sa déclaration au parquet, et la gendarmerie s'est transportée en toute hâte sur le théâtre de l'attentat pour rechercher les traces du coupable. Elle a interrogé un berger qui se trouvait à quelque distance de la route, et qui a été témoin de l'arrestation, mais qui n'a pas reconnu l'agresseur, parce qu'il avait pris soin de couvrir avec un mouchoir la partie inférieure de sa figure.

« Les investigations continuent. Espérons qu'elles amèneront la découverte de l'auteur d'une agression si audacieuse. »

Le Concile.

Les 922 membres du Concile se divisent en 40 cardinaux italiens, 294 évêques de même nation, 66 espagnols, 22 portugais et 90 français, en tout 512 dignitaires de race latine. Viennent ensuite 77 évêques brésiliens, mexicains ou américains du Sud, ce qui porte à 600 environ le nombre des sièges épiscopaux attribués à la race latine. Près de 60 de ces sièges sont vacants en Italie ; les titulaires de 160 autres ne se rendront probablement pas à Rome. Il ne restera donc que 400 latins ou environ à l'assemblée.

D'un autre côté, on attend d'Angleterre et d'Irlande 48 évêques, d'Amérique 52, de Grèce et de Turquie 20. La Prusse a 13 de ces dignitaires, la Bavière 8, l'Autriche 48, la Belgique 6, la Hollande 15, le Canada 16.

Les évêques de Pologne, de Russie et d'Océanie ne viendront sans doute pas. Les Arméniens, les Grecs-Unis qui se trouvent en Autriche, en Russie et en Belgique, les Syriens, les Chaldéens et les Maronites seront fort peu représentés.

COURRIER DE PARIS

On a beaucoup parlé des émeutes, beaucoup trop peut-être, et elles demeureraient néanmoins inexplicables. Y avait-il

entente, préparation, complot ? ou bien ne devons-nous y voir qu'un effet pour ainsi dire instinctif de la disposition des esprits en retour de la campagne électorale ?

Soyons circonspects et sachons attendre : la justice informe !

Mais voyez comme tout est bizarre dans les agissements de ce que l'on nomme l'esprit moderne ! On ne respecte ni Dieu, ni l'Eglise, ni l'autorité, ni la vérité, ni la liberté, ni aucun des principes primordiaux ou secondaires par lesquels une société se conserve. Une seule chose échappe à la destruction et traverse les crises sans y rien perdre : c'est Thémis ! Nous avons une foule de morceaux de papier quotidien qui déversent continuellement le mépris et la haine sur un peu plus qu'un tout ; et puis, au plein milieu de leur travail fébrile, d'eux-mêmes, et sans que personne le leur impose, ils se réfrènt devant un mot : la justice informe !

A Dieu ne plaise que nous regrettions cette bizarrerie. N'importe où se réfugie et se pose le sentiment du respect, par le seul motif que ce sentiment est en lui-même bon, on doit désirer qu'il dure ; plus tard, il partira de là peut-être pour rayonner d'autres principes aujourd'hui méconnus.

Quant à l'émeute, nous nous disions ces jours-ci en observant une certaine besogne de nettoyage :

Pourquoi chercher si loin ce qu'on trouve si près ?

L'émeute n'était probablement qu'un résidu des agitations de la semaine électorale précédente. Là où on a cru voir une question de ruines, il se pourrait qu'il n'y eût qu'une question de gravas ou d'ébarbures à balayer.

Cette idée de chroniqueur nous est venue au spectacle assez récréatif des travaux qui se faisaient à l'extérieur de tous nos monuments. Pendant plusieurs jours, des centaines d'individus armés de seaux, de râcloirs, de broches, de balayettes, exécutaient un débarbouillage générale à l'encontre des affiches collées sur les murs. Les candidats s'étant incrustés par couches épaisses, les râcloirs vous les râclaient jusqu'à en suer.

On ne se figure pas comme cela tient au mur, un candidat, et quelle affreuse bouillie de papier cela laisse après soi ! Leurs affiches nous rappelaient l'exclamation de Perrin Dandin, des *Plaideurs* de Racine :

Tirez ! tirez ! tirez ! Ils ont collé partout !

Enfin, ce travail d'Hercule appliqué aux écuries du suffrage universel a duré quatre à cinq jours et les curieux n'y manquaient pas. Autour des râcloirs se tenaient des groupes qui semblaient rêver philosophiquement sur la petitesse des plus grandes choses humaines. Des noms illustres, mêlés à des noms obscurs, jonchaient le trottoir, et le balai égalitaire faisait justice du tout.

Osons le dire ! Un pareil procédé de nettoyage a des inconvénients sérieux. Il débonoie l'œuvre du suffrage universel. Ne pourrait-on perpétrer cette besogne de nuit, comme l'autre de même nature ou à peu près, qui a des voitures spéciales avec tonneaux, tuyaux, lanternes sourdes ?

Nous ne sommes que trop enclins au rapetissement de toute supériorité et de toute grandeur.

Les amateurs de statistique interviennent avec leurs chiffres inconvenants. Pour base de leurs calculs ils ont adopté le prix de revient des candidatures de Paris, qui est en moyenne de trente mille francs l'une. Cela mettrait les votes à quarante sous par tête environ.

On ne cite qu'une candidature qui contredit la statistique : celle de M. Devinck, dont le trop généreux effort élèverait le prix des votes à cent sous par tête. Mais l'exception confirme la règle. M. Devinck était le candidat du Gouvernement, et un gouvernement paie toujours un peu plus cher, — pour être toujours un peu plus mal servi.

Quoiqu'il en soit, nous voilà délivrés enlin. Après le tumulte de la fête, la police et les râcloirs ont chacun, de leur côté, nettoyé la place.

Dans huit jours nous passerons à d'autres exercices. Le peuple compte bien que tous les candidats victorieux lui donneront du plaisir pour leur argent. Il s'est amusé — Dieu sait comme ! — à quarante sous par tête ; ceux qui ont dépensé trente mille francs pour acquérir le droit de faire des discours ne demeureront sans doute pas muets.

Il est très ariste à sa manière, le peuple parisien, surtout le peuple démocrate ; M. Gambetta lui inspire une vive sympathie à cause de son *creux*, que l'on dit magnifique. Il n'y avait qu'une voix ces jours-ci dans les ateliers :

— Vous entendrez Gambetta ! Quand M. Rouher et lui s'empoigneront, ce sera un beau spectacle !

Malheureusement, la province nous envoie une fâcheuse nouvelle. M. Gambetta est atteint d'une indisposition qui ne lui permettra pas de se faire entendre de sitôt. Le larynx ! les voies respiratoires ! on souffre toujours par où on a péché. Il paraît que le *creux* de M. Gambetta nous fera défaut l'espace d'un mois ou six semaines, juste ce que doit durer la session provisoire.

Aussi le peuple murmure...

Espérons que l'élu de sa prédilection y met un peu de coquetterie. C'est assez l'usage des grands artistes. A la veille des représentations extraordinaires, ils ne sont pas en voix, une bronchite menace. Néanmoins, ils paraissent, après avoir réclamé l'indulgence. Un murmure d'en-

couragement les accueille. Une petite toux d'abord, quelques notes voilées, et puis, au moment où l'on songe le moins, voilà le larynx qui s'exalte ! voilà le *creux* qui retentit : *Plaudite cives*.

Quoiqu'en disent les correspondants démocrates de la province, nous gagerions que M. Gambetta se fera entendre dès les premières séances.

Mais qu'il soigne son *creux* ! Tromper les illusions démocratiques serait de la dernière imprudence.

Souvent peuple varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Si le *creux* de M. Gambetta fléchissait, nous le verrions immédiatement dégoûté de son sceptre démocratique.

Du reste, il court des bruits très-divers au sujet de la prochaine réunion du Corps-Législatif. Tandis que les élus démocrates, stimulés par leurs commettants, se promettent une session tapageuse, le pouvoir, assurément, trame un petit coup d'Etat légal : la dissolution du Corps Législatif.

Nous n'en croyons rien.

— Mais, disent les timides, cela causerait bien de l'agitation.

Et les émeutes de Paris, de Nantes, de Bordeaux, de Saint-Etienne, répondent les novellistes, n'ont elles pas prouvé que les agitations démocratiques profitaient au définitif au pouvoir et à l'esprit d'ordre ? Nombre de bourgeois et de boutiquiers voteraient aujourd'hui moins follement et plus activement que le 23 mai, que même le 6 juin.

Le suffrage universel est une cavale fougueuse que l'on ne doit pas craindre de faire courir dans les terres labourées.

Du 1^{er} mai au 23 mai, elle a fourni agréablement, *jeunement*, une petite course au trot.

Ce n'est point assez. Que l'on fixe une étendue de deux mois, du 1^{er} août au 1^{er} octobre, pour les préparatifs électoraux, et l'on nous en dira des nouvelles !

D'abord, pendant toute cette période, la démocratie, qui se sait peu aimée à cause de son arrogant despotisme, s'abstiendra de toute violence.

Ensuite, cette large période multipliera les frais électoraux. Une élection ne coûtera plus trente mille, mais soixante mille francs.

A bon entendre, salut. Le suffrage universel aura au moins le mérite de faire aller le commerce.

Certains gens se récrient ! Ils ont tort. N'a-t-on pas dit cent fois : La France est assez riche pour payer sa gloire ? Eh bien ! que la démocratie paie sa gloire également.

Pour subvenir aux frais de la candidature de M. le marquis d'Alton-Shée, une souscription a été ouverte ; on y a vu des chiffres misérables : cinquante centimes ! un franc ! Comprenez-vous des citoyens animés d'une passion impétueuse qui ne savent pas même faire le sacrifice d'une soirée d'estaminet à leur passion ? Ils supportent bien une grève d'un mois, et ils marchandent l'écu de cent sous à la candidature de leurs revendications ! Rien pour rien en ce monde. Les démocrates veulent avoir un député pourvu d'un *creux* superbe, organe de leurs colères, de leurs haines, de leurs despotiques ambitions ; qu'ils le paient.

Passons à un autre ordre de faits. Il s'est produit cette semaine plusieurs lettres à sensation. Entre autres une de M. Persigny et une de M. Michelet. C'est affligeant. Quand on n'est rien, et quand on n'a rien à dire que des banalités plus ou moins sonores, pourquoi ne pas savoir se taire ? La France traverse une crise, et il se fait un grand tumulte qui impose à chacun la circonspection. Tout à coup un homme sort de la foule et prend la parole du haut d'un strapontin. On croit qu'il va dire quelque chose d'utile, d'important, de nécessaire, et l'on écoute.

Rien ; un nébuleux article de journal, à l'insar de la prose Clément Duvernois. Cela ne réussit qu'à implaciter ; ce que voyant, l'auteur de la lettre affirme qu'elle n'était pas destinée à la publicité. Alors, pourquoi l'écriviez-vous ?

Celle de M. Michelet n'est que drôle. On croit entendre un dialogue entre le jeune élu de la sixième circonscription et le burgrave de la libre-pensée.

— Jeune homme ! Je suis M. Michelet.

— C'est fort possible ; je ne vous dis pas le contraire.

— Je tenais à vous complimenter de votre succès et à railler votre adversaire sous les yeux de la France attentive ! Je suis M. Michelet ! Le sabre de votre élection est le plus beau jour de ma vie.

— Très-bien ! Monsieur. La France verra avec plaisir que si la démocratie s'aussi des barons Taylor, ils ne prétendent pas du moins aux honneurs du Sénat.

Et M. Michelet se retire, la main dans le gilet, en scandant les trois pas du conservatoire dramatique aux yeux de la France.

M. Cochin a été bien bon de répondre à la vieille épître de M. Michelet.

La lettre de l'Empereur est venue ensuite, simple, brève, et exprimant quelque chose de positif : nombre de gens souhaitent que l'écarte MM. Haussmann et Rouher ; tous deux resteront.

La résolution a pu déplaire ; mais la précision à laquelle on ne nous avait pas accoutumés a pu généralement.

Nous possédons depuis quelques jours, un personnage qui même un terrible bruit : le khédive, ou vice-roi d'Egypte.

Sa Hauteur ou Sa demi-Hauteur a dîné aux Tuileries, en gala. Il n'y aurait rien de nature à émouvoir les populations. Mais les journaux se sont pris tout à coup d'un zèle extraordinaire pour le vice-Roi. C'est un *tutti* de réclames qui indique une préparation. La presse en fait de réclames, n'a pas l'habitude de

jeter ses coquilles. Quand elle place inopinément un personnage sur un piédestal, on ne peut s'empêcher de croire qu'elle a ses raisons pour cela. Il s'agit de la prochaine inauguration du canal de l'isthme de Suez. Le Khédive voudrait obtenir sans doute la présence de divers souverains de l'Europe en personne. La presse paraît y avoir aidé de son mieux en annonçant le concours de l'Impératrice. C'est loin. Les longues absences sont dangereuses aux rois, à cause des loups qu'ils laissent dans la bergerie. Le Khédive aura peine à obtenir mieux qu'une cargaison de journalistes.

Quoiqu'il en soit on signale un plaisant résultat obtenu par la fanfare générale des feuilles quotidiennes. Une véritable nuée de sauterelles a assailli le Khédive sous forme de pétitions qu'on lui a offertes de services. Les faiseurs artistiques, politiques, scientifiques, philosophiques, ont demandé audience. Tout le parasitisme de notre capitale, mendiant ou homme de génie incompris, s'est précipité. Le pauvre Khédive a trouvé que Paris ressemblait à Constantinople, où l'étranger européen, dès sa première promenade, se voit attaqué par des meutes de chiens furibonds.

S'il avait accordé moitié seulement des secours qu'on lui demandait, son trésor égyptien y eût passé, et son isthme avec. Impossible d'empêcher cela. En France, les libertés mauvaises ont seul : de l'initiative. On aurait pu dire au vice-roi que le peuple des habileurs et des quémandeurs qui l'importunait si effrontément, faisait la contre-partie du peuple des émeutiers. Il n'y a qu'une différence d'aspect. Les uns implorant tête basse, les autres revendiquant tête haute. La liberté timide des honnêtes gens se tient au milieu sans défense.

Aussi, à propos des derniers événements on essaie déjà d'imposer la mansuétude au pouvoir.

Dimanche prochain, l'Empereur doit se rendre à Beauvais. Il sera harangué, et il répondra nécessairement. Personne ne peut le discours improvisé, par la raison bien simple que personne, à la place de l'Empereur, ne saurait trop que dire. Mais on affirme qu'une amnistie générale sera proclamée pour tous les délits de presse et tous les délits ressortant des dernières émeutes.

Quel temps nous traversons ! On pardonne aux émeutiers, aux athées, aux libres-penseurs, à la légion satanique qui souffle feu et flamme sur l'ordre social ! Il n'y a que les honnêtes gens, y compris les cléricaux, auxquels on ne pardonne pas.

Cette fois, cependant, comme il est certain que la démocratie irréconciliable ne voulait à l'Empire même, on peut croire qu'il n'y aura aucune amnistie. Le seul mot irréconciliable ne témoigne-t-il pas de l'inutilité du pardon ?

Au moment de l'échauffourée émeutière, des gardes mobiles en uniforme se sont laissés voir par les rues de Paris. Ils venaient offrir leur concours au Gouvernement, pour le cas où la situation devenait grave. Cette démarche honorable n'a point empêché que l'on ne trouvât l'uniforme des gardes mobiles singulièrement laid. Il se compose d'un paletot-sac de couleur bleuâtre avec parements blancs, et pantalon nuance, couronné d'un képi à longue visière droite. C'est maussade, c'est lourd : cela donne aux jeunes gens de la mobile un air vieux ; si l'on voulait éviter que l'armée fut jalouse du nouvel uniforme, on a parfaitement réussi.

La Prusse a agit tout différent. Dans les royaumes, ou les provinces, ou les villes annexes, lorsqu'elle imposa le service de gardes mobiles à la jeunesse, elle se plut à lui octroyer la consoulation d'un uniforme très gracieux. Il est vrai que chacun s'habille à ses frais. Mais voyez la différence de idées ou des mœurs publiques. En Allemagne, on se fit senti offensé de recevoir un habit de la main du Gouvernement, comme un laquais, et la question d'impôt apparut insignifiante près de la question de dignité et de liberté personnelle ; et un jeune homme, même dans la classe ouvrière, y peut toujours supporter un impôt de cinquante florins, applicable d'ailleurs à un vêtement dont il fait sa mise habituelle. En France, grâce aux usages modernes nés du démocratisme, le prix de la main-d'œuvre a beau croître démesurément, l'ouvrier ne donne plus rien à l'habit, et l'on peut dire que si cent francs, que si cinquante francs et lui (le nouvel uniforme coûte, dit on, quarante cinq francs) passent jamais par la même porte, c'est la porte de l'estaminet ou du marchand de vin. Ensuite, l'on se souffrit de se voir habillé par le Gouvernement, on s'en honore presque, tant l'esprit nouveau a détruit le sentiment chrétien de la liberté et de la dignité personnelle. Nous sommes aujourd'hui à peu près tous soldats ou fonctionnaires, tous des mineurs en tutelle, selon le système communiste, et voilà le Gouvernement qui habite la France !

Hélas ! si encore ce n'était point une illusion ! Mais quand un peuple abandonne le noble et fier principe de la personnalité pour remettre tout aux mains du Gouvernement, il devient un troupeau et on le tond ; il croit qu'on l'habille alors qu'on le déshabille.

Notre excuse, pour aller ainsi baliner au loin dans le domaine politique ou philosophique, provient de l'absence générale du beau monde de Paris. Les faits parisiens sont rares. Tout le monde, est à la campagne ; tout le monde, et même un peu plus, car, notre Babylone a des pratiques fort curieuses. Il est de si bel usage d'aller à la campagne aussitôt la venue

des longs jours d'été, que mille et mille personnes qui restent font semblant d'être parties. Elles envoient à leurs amis, par connaissances des cartes revêtues de l'apostrophe P. P. L. C. ; puis elles font aller toutes les persiennes des fenêtres, ouvrant sur la rue, ce qui donne à l'appartement un air inhabité. Le concierge a le mot : il est chargé de faire parvenir les lettres de monsieur et de madame, qui d'ailleurs reviennent de temps en temps.

Voilà ! C'est ridicule, mais nécessaire. Le parisien d'un certain monde auquel on dirait : « Est-ce que vous n'allez pas à la campagne ? » et qui répondrait : « Non, pas cette année, » donnerait de lui une très mauvaise opinion ; on le taxerait d'être un homme besogneux, à qui il ne serait pas prudent de prêter 100 écus. Combien se vaudrait d'avoir passé un mois en Suisse ou en Allemagne, ou aux bords de mer, et qui se soit tenu claquemuré dans une triste chambre donnant sur la cour !

Dès à présent, il n'y a plus guère à Paris que des journalistes. Un labour incessant les y enchaîne. Point de campagne pour eux-là. Prisonniers de l'écrivain, ils pivotent comme le navire qui chasse son ancêtre, ou comme l'écurcule en cage. Lorsque vous lisez des chroniques de Bade, d'Enns, de Trouville, ne croyez pas qu'elles soient une provenance de ces lointains pays de cocagne ; non ; elles sont écrites ici-même, d'après des notes informées qui expédient des amis plus heureux. C'est encore une chimérique fantaisie imitée de celle dont nous parlions tout à l'heure. Le journaliste ivré à son bureau de rédaction se complait au récit des fêtes de Bade ; il les habille, les coiffe, les pomponne, les revêt de son style le plus guilloché et le plus huppé. Lisant sur épreuve le récit pompeux de la fête, joint à un coup magnifique de roulette ou de trente-et-quarante, il croit y être allé ! il croit que c'est arrivé !

Dans quelques jours enfin les journalistes se consolent par la présence des députés. A défaut de la senteur des foins et de l'ombre des forêts, il y aura des discours. On compte sur la fougue des irréconciliables pour faire aux parisiens un joli petit été de six semaines, avec des tumultes qui rappelleront le voix orageuse de l'Océan ; ou se croira aux bords de Trouville quand la marée montante roule le galet, ou en Suisse quand le signal Garibaldi pérorait à la tribune du fameux Congrès de la paix !

Comme réfrigérant, nous enregistrons la placide nouvelle de l'ouverture de la pêche à la ligne. Métier de paresseux, disent les hommes actifs et trop sévères. Ah ! que la France serait heureuse si tous les matadors de la démocratie pouvaient se transformer brusquement en pêcheurs à la ligne ! Mais le diable, se pique toujours d'imiter Dieu en quelque chose ; il a inspiré à ses adeptes de se faire aussi pêcheurs d'hommes ; et nous les avons vu pêcher le goujon démocratique par bandes.

VENET.

CHEMIN DE FER DU NORD

De Lille à Mouscron

Départ de Lille, (matin), 5.30, 7 h., 8.30, 9.55, 11.05, (soir), 12.52, 2.25, 4.30, 6 h., 7.55, 10.05, 11.15.

De Roubaix, (matin), 5.47, 7.18, 8.43, 10.13, 11.23, (soir), 1.10, 2.43, 4.43, 6.18, 8.13, 10.22, 11.31.

De Tourcoing, (matin), 5.54, 7.29, 8.59, 10.24, 11.34, (soir), 1.21, 2.54, 4.59, 6.29, 8.24, Arrivée, 10.27, 11.36. Ces deux derniers trains ne vont pas jusqu'à Mouscron.

Arrivée à Mouscron, (matin), 6.10, 7.45, 9.15, 10.40, 11.50, (soir), 1.37, 3.10, 5.15, 6.45, 8.40.

De Mouscron à Lille.

Départ de Mouscron, (matin), 7 h., 8 h., 9.30, 11.05, (soir), 12.10, 3.10, 4.50, 5.45, 7.10, 9.10.

De Tourcoing, (matin), 5.10, 7.12, 8.12, 9.42, 11.17, (soir), 12.22, 1.56, 3.22, 5.02, 5.55, 7.28, 9.24, 11.02.

De Roubaix, 5.17, 7.21, 8.21, 9.51, 11.26, (soir), 12.31, 2.01, 3.31, 5.11, 6.12, 7.38, 9.36, 11.11.

Arrivée à Lille, (matin), 5.35, 7.30, 8.39, 10.04, 11.44, (soir), 12.49, 2.19, 3.49, 5.29, 6.31, 7.56, 9.54, 11.29.

De Lille à Béthune et à Bully-Grenay

Départ de Lille (porte des Postes) pour Loos, Haubourdin, Wavrin, Don, Marquillies, La Bassée, Violaines, Cuiichy, Beuvry, Béthune, (matin), 8.08, 11.43, (soir), 4.33, 8.08.

Trains de marchandises : 4.33 et 5.20 soir.

De Violaines pour Cuiichy, Beuvry, Béthune : (matin), 8.05, 9.08, (soir), 12.43, 5.33, 9.03, — minuit 34 les deux sens.

De Violaines pour Vermelles et Bully-Grenay : (matin), 8.35, 9.03, (soir) 12.34, 5.33.

Retour vers Lille.

Départ de Béthune pour Beuvry, Cuiichy, Violaines, La Bassée, Marquillies, Don, Wavrin, Haubourdin, Loos, Lille, (matin), 6.43, 10.23, (soir), 4.30, 8.44, 9.30.

Marchandises : de Béthune, (soir), 1.35 de Violaines, (soir), 2.10.

De Bully-Grenay pour Vermelles et Violaines : (matin), 6.30, 10.10, (soir), 4.30, 8.30.

Correspondance, à Bully-Grenay, avec les trains de Paris et Hazebroek.